

Stina Stoor
Sois sage, bordel !



Stina Stoor

Sois sage, bordel !

Embourbée dans une des innombrables rivières de Baläliden, réserve naturelle du nord de la Suède, une gamine attend que sa sœur la repêche.

Une autre reçoit des mains de son père en visite un petit lingot d'or. Johan, lui, part en forêt avec son ami Mikke et sa petite sœur, collée à leurs basques.

Neuf nouvelles et autant d'instantanés d'enfance pris sur le vif. Pour Åsa, Sandra et d'autres, le merveilleux côtoie l'abject.

La nature est partout, et nul doute que la voix âpre et sublime de Stina Stoor y a en partie puisé son extraordinaire vitalité.



Née en 1982 en Suède, Stina Stoor a grandi à Baläliden. Distinguée dès sa première nouvelle, Pas d'ici, elle présente trois ans plus tard le recueil Bli som folk en lice pour l'Augustpriset, l'équivalent du Goncourt suédois.

SOIS SAGE, BORDEL !

Nouvelles traduites du suédois par Jean-Baptiste Bardin,
Elisabet Brouillard, Johanna Chatellard-Schapira,
Anne-Julie Dupart, Rachel Erdmann, Mathis Ferroussier,
Benoît Fourcroy, Marina Heide, Marianne Hoàng, Pascaline Jean,
Sophie Jouffreau, Anne Karila, Caroline Lemineur,
Véronique Lezla, Anna Marek, Nicolas Marie, Alessandra Mosca,
Isabelle Piette, Anna Postel, Sophie Rêfle, Clara Rouhani,
Lizzy Sayer et Marie Valera.

Avec le soutien du **SWEDISH
ARTSCOUNCIL**

Titre original :

Bli som folk

Publié initialement en Suède en 2015 aux éditions Norstedts

© Marie Barbier Éditions, 2021 pour la traduction française.

ISBN : 978-2-491147-10-5

www.mariebarbier.com

STINA STOOR

SOIS SAGE, BORDEL !

Nouvelles traduites du suédois
sous la direction d'Elena Balzamo.

MARIE  BARBIER

On découvrira en outre une demeure sans égale sur la surface de la terre. (Ceux qui affirment qu'il en existe une pareille en Égypte mentent.) Même mes détracteurs reconnaissent qu'elle est dépourvue de tout mobilier. Autre affaire grotesque, je serais, moi, Asterion, un prisonnier. Dois-je répéter que nulle porte n'est fermée, ajouter qu'il n'y a aucune serrure ? Du reste, je suis sorti dans la rue un soir à la tombée de la nuit.

JORGE LUIS BORGES

LE BROCHET

Le nez d'Åsa qui dégoulinait. Ses mains cramponnées aux bretelles du sac. Un contrepoids. Sinon les lanières en nylon du gros sac de pêche de papi lui sciaient les épaules. C'était lourd. De temps en temps, elle levait le bras droit pour essuyer son visage contre sa manche de chemise, et ça laissait des traces de morve séchée sur sa joue.

Sombre et étrange, telle était la rivière Lidån qu'elle suivait. Turbulente, avec des remords çà et là. Rives abruptes et arbres penchés. Troncs suspendus au-dessus de la surface effleurée par les branches. L'eau coulait, glissait, s'échappait dans toutes les artères. Au bord, les rochers aspiraient l'eau bruyamment. Comme quand on mange de la soupe à la viande avec des quenelles dedans.

Ses pieds glissaient parfois sur le côté et ses genoux commençaient à fatiguer. Par endroits, au bord, le taillis formait un mur si épais qu'elle devait passer par le haut pour continuer à avancer. Comme un détour. Mais bon. Elle ne voulait pas s'éloigner de la rivière. Restait prudente, pour éviter de s'égarer là-haut dans la broussaille parmi les pins ou près des maisons. Cherchait toujours à redescendre, aussi bas que possible.

La boue et l'herbe laissées par la crue printanière tapissaient encore les recoins de la forêt, rappelant que la rivière sortait parfois largement de son lit. Donnait de la vitesse à la glace fondue et à la neige. Gonflait.

Les branches du taillis pouvaient vous crever un œil.

Elle avait entendu sa grande cousine Hedda crier au loin derrière elle. Hedda, trop lente pour tenir le rythme. Hedda, même pas capable de s'occuper d'une fichue gamine. Hedda l'incapable ! Honnêtement, elle n'en avait jamais rien à faire. Pas même quand Åsa avait fait son sac pour s'en aller. Hedda qui, trop tard, avait eu un semblant de remords. Tout de même.

Dans le monde de la rivière, tout n'était que remous, artères et isthmes. Un monde de méandres. L'eau brillait, brunie par les choses mortes. Ces choses décomposées et disparues. Par moments, Åsa marchait sur des ponts de racines entrelacées. Un pas de travers et sa jambe disparaissait dans le vide.

Le long des berges, la rivière avait lapé tellement de terre qu'il ne restait que des rochers et des racines en guise de sol.

Les reines-des-prés avec leurs fleurs blanches, douces et nébuleuses et les cirses rouges étaient aussi grands qu'elle. Ces fleurs pleines de bestioles. Petites comme des grains noirs, pour la plupart. D'autres plus grosses. Des monstres bourdonnants. Assoiffés.

La rivière faisait une grande courbe autour de la presqu'île de Grötnäset. Grötnäset avec son cou fin et sa grosse tête. Là, un vieux pré avec une grange à bois et quelques petits sapins arthritiques. À moitié morts, les

pauvres. Gelés. Certains barbus. Du genre à vous fixer, enfin presque.

C'était plutôt verdoyant dans le vieux pré quand même. Avec quelques fleurs roses. Il y avait sans doute plus de valériane que de fléole des prés, mais peu importe, plus personne ne venait faucher le foin.

Elle avait voulu se débarrasser de son sac et il avait failli l'entraîner dans sa chute avant de se détacher et d'atterrir dans un gîte.

Oui, Åsa avait trouvé des gîtes d'animaux sur la presqu'île de Grötnäset, des vrais. Des chambres, presque. Des pièces rondes où l'on pouvait aller et venir. Le fond des gîtes était tout plat, lisse comme un drap. Et elle s'était allongée un moment. Y avait fourré son nez. Fermé les yeux.

La couchette d'élan sentait fort, comme de l'herbe sèche et... et...! Autre chose! Comme les nuits claires où la buse pattue tournoyait dans le ciel. Et de grands sabots boueux.

Les gros taons sur le dos d'Åsa. Leurs corps ressemblaient à des bonbons à la réglisse, ceux en forme de barque, le même poids. Les taons avaient piqué là où la sueur s'était accumulée, où le sac avait chauffé la peau. Affamés.

– Aïe!

Comme ça.

Comme quand on vous brûle avec une clope à travers les habits. Åsa avait dû se retourner pour appuyer son dos en sueur contre le sol. Mais aux yeux des taons assoiffés de sang, elle était quand même une sacrée trouvaille.

Alors elle avait essuyé son nez sur la manche moins imbibée de morve, et avait regardé droit vers le ciel.

La petite. Au milieu du grand lit plat de l'élan. Dans l'ombre de l'herbe, qui devait bien mesurer un mètre vingt-six, comme elle.

Au bout de la presqu'île se trouvait une vraie plage. Enfin presque. En tout cas, il y avait une sorte d'étendue avec de l'argile et des cailloux. Åsa s'était laissée glisser pour l'atteindre. S'était accrochée à l'aulne. S'était sali les fesses et égratigné les jambes, inévitablement.

Hedda l'avait appelée quelque part plus haut dans la forêt. Égarée. Peut-être aussi demeurée et ahurie qu'elle en avait eu l'air au départ. Quelle gourde ! Voilà. Même avec son bikini doré sous son grand haut bleu à volants, comme d'habitude. Elle voulait faire sa belle, alors qu'elle ressemblait à un hippopotame. À une merde.

Il y avait une matière rouge et visqueuse.

Les baskets bleu et blanc d'Åsa laissaient des traces sur la rive. Des empreintes qui s'effaçaient lentement. Et il y avait une planche avec des clous dedans, mais l'eau l'avait presque entièrement engloutie.

Des petits poissons, comme de vives flèches d'argent. Ils avaient filé quand Åsa était entrée dans la rivière avec ses chaussures et tout le reste. Le courant était froid. Sa fraîcheur faisait du bien sur les mollets, là où la forêt avait laissé ses griffures rouges. Apaisait la brûlure.

Au fond gisait un vieux sapin mort dont une partie sortait de l'eau. Un grand, là, avec une barbe de lichen. L'eau de la rivière faisait des remous dans tous les sens et les bras maigres du sapin remuaient dans l'eau.

Les chaussettes d'Åsa étaient pleines de sable et de vase visqueuse. C'était mouillé, on aurait dit du sucre dans du café, ou de la sauce bolognaise. Ça y ressemblait. Plus elle s'enfonçait dans l'eau, moins on entendait le clapotis de ses pas. Un nuage couleur rouille avait émergé du fond de la rivière. De la boue jusqu'à la poitrine. Ça caillait. Mais bon.

Åsa avait eu moins froid après avoir fait pipi. Et laissé la chaleur s'échapper. Ça l'avait enveloppée jusqu'aux épaules comme de la ouate.

C'était sûr, les bras barbus du sapin mort remuaient aussi sous la surface, dans l'inconnu rouge et impénétrable. Åsa avait presque eu peur en y pensant. Elle avait essayé de faire demi-tour. Elle regrettait. Vite! Revenir sur la terre ferme. Mais maintenant ses chaussures étaient lourdes, pesantes. Des briques de lait pleines de plomb. Attirées insidieusement vers le fond, comme par un aimant. Elle avait fini par perdre l'équilibre et se retrouver sous l'eau. Morte, plus morte qu'un chat noyé, au moins neuf morts assourdissantes. Enfin presque.

Elle avait fini par se relever : c'était fichu. Complètement. Rien qu'Åsa en plein milieu. Voilà. Et des branches de sapin autour de sa tête.

Et aucun signe d'Hedda! Aucun!

Plus personne ne criait le nom d'Åsa, car personne n'en avait rien à faire, vraiment rien.

Seule une petite libellule bleu métallique tournait en rond au loin, au-dessus de Grötnäset. Parfois suspendue en l'air avant de partir brusquement sur le côté. Et planer là. Après un moment, elle avait trouvé une autre libellule avec qui jouer à chat.

L'eau était froide, on pouvait s'en douter, et Åsa claquait des dents. Mais en réalité, elle se moquait complètement de la température, et elle essayait de serrer la mâchoire.

Un bouton s'était détaché de sa chemise quand elle avait grimpé sur le sapin. Pile au milieu du ventre. Le bouton, qui était blanc, était resté coincé dans l'écorce du tronc, là où son ventre s'était frotté.

Puis à califourchon sur l'arbre. Dans la partie profonde de la rivière, au milieu des remous. Son île à elle, ou bien un navire avec de longues barbes grises et des drapeaux laineux.

Au fond, le nuage de vase rouge s'élevait et retombait en formant des boucles. D'exquises ondulations brillantes. Comme des filets pleins de perles qui dansaient! Oui, les courants de la rivière tissaient des fils d'or avec les rayons du soleil!

Les manches détrempées, comme de vieilles lavettes. Beurk, c'était dégoûtant de se moucher là-dedans! Autant se pencher et le faire directement dans ses mains. Rincer la morve jaune clair dans l'eau. Faire des fils entre les doigts. Les regarder se détacher et couler.

Soudain, Hedda était là. La fixait. Dans le taillis d'où la libellule avait disparu.

Mais rien. La grande cousine n'avait pas pipé mot. Elle était juste restée là. Comme si elle observait tout ça. Et puis. Avait tourné le dos.

Sans rien dire.

Avant de repartir à grands pas vers l'intérieur, en remuant son gros derrière.

Un pic tambourinait sans relâche là-haut dans la forêt. Et les gros taons s'étaient rués sur le navire d'Åsa. Leur faim les avait conduits à elle.

– Aïe!

Les voiles de lichen étaient rêches au toucher. Il fallait les caresser. Les effleurer.

Voilà.

Et.

Un plouf?

Le flotteur rouge et blanc tiré du sac de papi vacillait en amont, au niveau du coude de la rivière. Hedda la sorcière! Elle avait pris la canne télescopique jaune clair de papi. Elle pêchait et on entendait le ronronnement du moulinet embobinant la ligne.

Elles en étaient restées là.

Longtemps.

Hedda n'avait même pas réagi quand Åsa s'était levée, un peu courbée, d'accord, et qu'elle avait avancé vers le bout plus mince du sapin. Et puis :

– Voilààà!

Un numéro d'équilibriste.

Mais non. Hedda, le visage caché par ses cheveux blancs de clown qu'elle avait permanentés elle-même. Elle se ridiculisait en essayant de pêcher. En lançant et relançant la ligne de plus en plus loin, à un endroit qui serait bien mieux.

Åsa était retournée à sa place. Assise là, elle essayait de retirer le bouton de chemise coincé dans l'écorce. Quand elle y était parvenue, le petit bouton blanc était tombé. Tout en bas. Avait glissé entre les doigts engourdis

d'Åsa, ou bien par-dessus. La rivière s'en était emparée. Il avait rebondi sur la surface, comme un spécimen rare de coléoptère.

Et puis rien.

Plus rien pendant une éternité.

À part les gros taons.

Et la moustache de pirate en lichen qu'Åsa avait fixée entre ses lèvres et son nez. Jusqu'à ce que ce ne soit plus drôle. Et puis elle avait du mal à trouver une position confortable, après tout elle n'avait pas l'habitude d'être capitaine.

Mais Hedda avait enfin une touche. La canne s'était pliée en deux. Et Åsa de crier :

– Casse pas les affaires de papi !

Et puis :

– Tire pas !

Åsa avait alors dû descendre de son sapin de pirate et remonter la rivière. Dans les remous, l'eau froide lui arrivait aux aisselles et elle avançait à contre-courant. De toutes ses forces, à chaque pas.

Proche de la rive en face, sous l'eau, tout près de la surface, une boule rouge et blanche. Vibrant. Là-dessous. En cadence. Le courant jouait avec la ligne tendue comme une corde de guitare. Des chansons muettes qu'on devinait aux mouvements du flotteur. Des rayures apparaissaient là où la ligne traversait la surface mais les coupures cicatrisaient ensuite, jusqu'au fond, encore.

Åsa s'était redressée et luttait contre la force du courant. Avait empoigné la ligne pour voir ce qu'il se passait

Mis en page par Soft Office,
cet ouvrage a été achevé d'imprimer
en France par CPI en janvier 2021
pour le compte de Marie Barbier Éditions.
Dépôt légal : février 2021